

uns de leurs philosophes, comment a-t-il pu deviner que d'un pays si pauvre, si resserré, partagé en tant de petits états, si étranger à l'Asie, il sortirait un conquérant destructeur de la monarchie des Perses? Qui lui a appris que les Romains, dont le nom était ignoré hors de l'Italie, où même leur ville ne faisait que de naître, commanderaient à toute la terre, et par leurs conquêtes effaceraient la gloire des empires précédents? Enfin qui lui a montré un royaume d'une espèce toute différente, fondé sans armes, sans trésors, sans négociation, plus rapide néanmoins dans ses progrès, plus considérable dans son étendue, plus long dans sa durée, que les monarchies dont il a pris la place?

Le prophète nous invite par son exemple à rendre hommage à l'Être souverain, qui change les temps (1) et les siècles, qui transfère et qui établit les royaumes, qui révèle les choses les plus cachées, qui connaît ce qui est dans les ténèbres. Daniel parlait ainsi sur la seule assurance que lui donnait une révélation des événements figurés par la statue de Nabuchodonosor. Il réunissait dans les transports de son zèle et de sa reconnaissance les deux attributs de Dieu que cette révélation lui manifestait, son intelligence sans bornes, et sa toute-puissance. Combien plus l'un et l'autre ont-ils éclaté dans les événements mêmes que Daniel n'a vu que de loin? Quel autre qu'un Dieu a pu changer si souvent la scène du monde, et substituer de nouveaux empires à ceux qui disparaissaient? Quel autre que lui a pu déclarer tant de siècles auparavant ces étonnantes révolutions? Que tardons-nous à nous écrier avec le prophète: *Béni soit le nom du Seigneur qui possède la sagesse et la force* (2). Ou si ce tribut de louange et de bénédiction est un langage encore trop étranger pour les incrédules, peuvent-ils au moins refuser leur soumission et leur respect à des effets si visibles de la providence et de l'inspiration divines?

CHAPITRE VIII.

Prédications sur la ruine de Jérusalem et de son temple par les Romains.

Parmi les prophéties de Moïse que nous avons citées dans le premier chapitre, il s'en est trouvé une qui annonçait tout à la fois les deux sièges de Jérusalem, l'un par les Chaldéens, l'autre par les Romains, les deux destructions de cette ville et de son temple, les deux captivités du peuple juif. Nous avons distingué dans cette prophétie les caractères communs à ces deux événements, et ceux qui sont particuliers à l'un ou à l'autre. Mais il faut reprendre ce que Moïse a dit de plus exprès sur le second, et y joindre les autres prophéties des livres saints qui regardent le même événement.

Moïse (5) avait menacé les Israélites des armes d'une nation éloignée, d'une nation qui viendrait des

(1) Dan. 2, 21, 22.

(2) Dan. 2, 20.

(3) Deuter. 28, 49 et seq.

extrémités de la terre, qui fondrait sur eux avec l'impétuosité d'un aigle, dont ils n'entendaient pas la langue, qui n'aurait pitié ni de l'âge le plus tendre ni de la vieillesse décrépite, qui mettrait tout à feu et à sang dans leurs villes et dans leurs campagnes, qui renverserait ces hautes murailles dans lesquelles ils avaient tant de confiance. Il leur avait prédit l'affreuse famine qui étendrait parmi eux pendant cette guerre les sentiments de la nature, et porterait les pères et les mères à se nourrir de la chair de leurs propres enfants. Il les avait avertis qu'ils seraient chassés de leur patrie, dispersés au milieu de tous les peuples d'un bout de la terre à l'autre, emmenés sur des vaisseaux en Egypte, où il leur était si sévèrement défendu de retourner, et vendus dans ce même pays pour y être esclaves sans pouvoir trouver assez d'acheteurs.

Une partie de ces prédictions a pu s'appliquer à l'expédition de Nabuchodonosor roi de Babylone contre Jérusalem. Mais il est visible qu'il n'est aucune d'elles qui n'ait été plus littéralement accomplie dans le siège de cette même ville par Titus, et que les dernières ne peuvent convenir qu'aux événements qui suivirent ce siège. Personne n'ignore que les Juifs séduits par de fausses espérances, s'étant révoltés contre les Romains, Vespasien, qui commandait dans la Syrie, marcha d'abord contre eux; qu'après en suite à l'empire, il laissa le soin de cette guerre à son fils, qui fit investir Jérusalem par son armée, coupa aux habitants toute communication au dehors par les ouvrages dont il resserra leur ville, la réduisit à cette famine qui produisit ces monstres d'inhumanité prédits par Moïse, fit périr durant ce siège onze cent mille Juifs, et s'étant enfin rendu maître de Jérusalem, vit cette ville infortunée et son temple consumés par les flammes et réduits en cendre, malgré les précautions qu'il avait prises pour conserver l'un et l'autre.

Joséphe, historien juif et contemporain, nous montre dans le récit de cette guerre, où il a eu tant de part, les marques de la justice divine qui poursuivait les Juifs; marques si éclatantes, que Titus, tout idolâtre qu'il était, ne put les méconnaître. Il attribua hautement sa victoire sur les Juifs à une puissance supérieure dont il n'était que le ministre et l'instrument. On peut voir dans l'admirable discours de M. de Meaux sur l'histoire universelle les prodiges qui précédèrent le dernier siège de Jérusalem, ceux qui l'accompagnèrent et qui le suivirent. L'unique merveille que nous envisagions dans cet événement, c'est qu'il a été prédit. Nous renvoyons à un autre chapitre l'exil, la captivité, et la dispersion des Juifs.

David a prophétisé ceterum de Jérusalem dans le psaume 68, où il décrit avec tant de clarté les souffrances et la mort du Messie. Il annonce aux auteurs d'un si noir forfait que leur (1) habitation sera déserte et inhabitée. Jésus-Christ répéta cette prophétie, et

(1) Ps. 68, 26.

en détermina le sens, lorsqu'après avoir déploré les maux que Jérusalem devait éprouver, il ajouta ces paroles: *Vaillâ que (1) votre maison va devenir déserte.* Mais quelque claire que soit cette prophétie, nous en avons une autre plus convaincante dans l'ancien Testament; et il n'est pas temps encore d'examiner celles que Jésus-Christ a faites.

Daniel s'était mis en prières pour implorer sur lui et sur le peuple d'Israël la miséricorde divine. A ne juger de l'objet de ses vœux que par le premier sens qu'offre son discours, il paraissait ne demander que la fin de l'esclavage des Juifs dans la Chaldée, leur retour dans la Terre-Sainte, le rétablissement de la ville et du temple de Jérusalem. Mais la réponse que lui apporta un ange, pour le consoler, prouve que ses desirs s'élevaient plus haut, et qu'il demandait une plus haute délivrance, déjà prédite par les prophètes, comme celle dont Jérémie avait fixé la date à la soixante-dixième année.

Écoutez ces paroles (2), lui dit-on, *et comprenez cette vision. Soixante-dix semaines ont été déterminées sur votre peuple et sur la ville sainte, afin que la prévarication soit consommée, que le péché trouve sa fin, que l'iniquité soit effacée, que les visions et les prophéties soient accomplies, que la justice éternelle vienne sur la terre, et que le Saint des saints reçoive l'onction. Sachez donc et remarquez bien ceci. Depuis l'ordre qui sera donné pour que Jérusalem soit rebâtie jusqu'au Christ, chef de mon peuple, il y aura sept semaines et soixante-deux semaines; et les places et les murailles de la ville seront bâties de nouveaux dans des temps difficiles. Et après soixante-deux semaines le Christ sera mis à mort; et le peuple qui le doit renoncer ne sera plus son peuple. Un peuple avec son chef qui doit venir détruira la ville et le sanctuaire. Elle finira par une ruine entière; et la désolation qui a été résolue continuera après la fin de la guerre. Il confirmera avec plusieurs son alliance dans une semaine; et dans le milieu de cette semaine, les hosties et les sacrifices seront abolis. L'abomination de la désolation sera dans le temple; et la désolation durera jusqu'à la consommation et jusqu'à la fin.*

Rien ne prouve mieux que cet oracle célèbre combien notre controverse avec les incrédules est indépendante des questions qu'on a tant de fois agitées sur le sens des prophéties. Il s'en présente deux sur celle-ci: l'une qui partage les interprètes chrétiens; nous aurons occasion de la traiter avec plus d'étendue dans la seconde partie de cet ouvrage; l'autre entre les Chrétiens et les Juifs. Les interprètes ne s'accordent pas sur le commencement et la fin des soixante-dix semaines. Les Juifs prétendent qu'il ne s'agit pas dans cet oracle de Daniel de l'arrivée et de la mort du Messie.

On a souvent observé que Dieu n'a pas permis qu'une preuve si décisive contre les Juifs pût être obscurcie par des disputes de critique et de chronolo-

(1) Matth. 23, 38. Luc. 13, 35.

(2) Dan. 9, 25, et seq.

gie. En effet, que le commencement des soixante-dix semaines soit fixé à l'édit accordé par Artaxerxès Longue-main à la prière d'Esdras, ou à celui que Néhémias obtint de ce prince; qu'il ait été associé à l'empire par son père Xerxès, ou qu'il ne l'ait pas été, alternative qui augmenta ou qui diminue les années de son règne; que les semaines de Daniel soient composées d'années (1) solaires ou lunaires, les Juifs sont également confondus, et le triomphe du christianisme est complet, quelque sentiment qu'on embrasse. Nous n'avons besoin contre les Juifs que de ces deux raisonnements, aussi victorieux qu'ils sont simples. 1^o Les soixante-dix semaines de Daniel sont écoulées. Or, le Messie a dû arriver avant qu'elles finissent. Donc il est déjà arrivé. 2^o La ville et le temple de Jérusalem ont été détruits par les Romains. Les sacrifices de la loi mosaïque ont été abolis. Or, suivant cet oracle, la venue du Messie a dû précéder ces événements. Donc, encore une fois, il est arrivé.

Il était digne de la majesté de Dieu et de sa bonté

(1) Les incrédules peuvent demander pourquoi on veut les obliger à croire que les 70 semaines de Daniel sont un espace de 490 ans. La réponse à cette question est que le terme original qui répond à celui par lequel nous exprimons le nombre de sept jours ne signifie en général qu'un nombre septennaire qui peut s'appliquer à tout espace de temps; de là vient que quelques Juifs, pour éluder cet oracle, ont voulu l'expliquer de semaines décennales ou de dix années chacune, de semaines jubilaires ou de cinquante années chacune, de semaines séculaires ou de cent années chacune; en quoi néanmoins ils n'ont pour eux aucun exemple ni de l'Écriture ni de quelque autre auteur ancien; et ils contredisent, comme nous l'allons voir, le texte de Daniel. Mais la semaine, *hebdômas*, ou le nombre septennaire, s'applique dans la langue hébraïque aux années comme aux jours. Vous comprenez, est-il dit au Lévitique 23, 8, *sept semaines d'années qui font ensemble 49 ans*. Aristote chez les Grecs, et Varron chez les Latins nous fournissent des exemples de pareilles semaines. Il est évident que le prophète n'a pu parler de semaines de jours. Les événements qu'il prédit sont trop reculés au-delà du terme de 490 jours. Il semble même que, pour mieux lever cette équivoque, il fasse mention dans le chapitre suivant des trois semaines de jours, pendant lesquelles il jeûna: *In diebus illis ego Daniel iugebam triduum hebdomadarum diebus*. 10, 2. L'on a lieu de croire, qu'il a voulu distinguer ces semaines de jours des semaines d'années dont il avait parlé auparavant. De plus ces 70 semaines lui ont été annoncées à Foeca on des 70 années que devait durer la captivité des Juifs à Babylone. Il est aisé de sentir le rapport entre l'espace de temps, qui faisait l'objet des méditations du prophète, et ce même espace multiplié par le nombre de sept, que l'ange lui révèle. C'est comme s'il lui disait 70 ans d'esclavage ont été marqués au peuple juif. Il y en aura sept fois davantage ou 490 ans, jusqu'à la délivrance plus précieuse qui lui est promise. Enfin il ne peut être question de semaines ou décennales, ou jubilaires, ou séculaires, telles qu'il a plu à quelques Juifs de les imaginer. Les semaines de Daniel ont dû être écoulées avant le siège et la prise de Jérusalem, avant l'abolition des sacrifices mosaïques, avant la dispersion des Juifs. Or, elles ne le seraient pas même encore, s'il s'agissait d'un espace aussi long, qui n'a été proposé que pour se débarrasser d'une prophétie dont la destination manifeste est de fixer les vœux et l'attente des Israélites sur la venue du Messie.

pour les hommes, de leur faciliter l'étude et l'intelligence d'une des principales preuves de la Religion. C'est par ce motif que, voulant donner une date certaine de l'arrivée du Messie, il a attaché cette date, non à des supputations embrouillées ou à des faits susceptibles de contestation, mais à des événements connus et avoués de tout le monde, comme la prise et la ruine de Jérusalem, l'abolition des sacrifices de l'ancienne loi, ou à un signe qui n'est pas moins évident, je veux dire la fin des soixante-dix semaines, personne ne pouvant douter qu'elles ne soient écoulées depuis longtemps.

Si la victoire sur les Juifs n'est pas difficile, celle sur les incrédules l'est encore moins. Que faut-il prouver contre eux? Que Daniel a été un véritable prophète, et qu'il a prédit des événements qu'il n'a pu savoir que par une lumière divine. C'en est assez pour les confondre, quand même il ne serait pas question dans le texte que nous avons rapporté de l'arrivée du Messie. Or, n'est-il pas de la dernière évidence qu'au moins le siège de Jérusalem par les Romains avec toutes ses suites est renfermé dans la prophétie de Daniel. Lorsqu'elle a été faite, cette ville n'était pas encore rebâtie; et c'est déjà une première prédiction que d'avoir annoncé son rétablissement. C'en est une seconde plus merveilleuse encore que d'avoir prédit la nouvelle destruction de Jérusalem, qui ne devait arriver qu'après plus de cinq siècles. Daniel voit le peuple et son chef auteurs de cette destruction. Il voit le temple enveloppé avec la ville dans une même ruine, si entière du reste et si irréparable, qu'il la compare, selon la force du texte original, à un déluge qui couvre et qui submerge la terre. Il voit que la désolation des Juifs n'est pas terminée par la guerre où ils ont été vaincus. L'abomination de la désolation est dans le lieu saint, et la désolation continue jusqu'à la fin des siècles. Tout cela s'est accompli, lorsque les Romains conduits par Titus, et cessant de ménager les Juifs, dont ils voulaient punir la rébellion, introduisirent dans la Terre-Sainte l'abomination de la désolation, en y déployant leurs enseignes, qui représentaient leurs dieux et les empereurs objet de leur adoration; lorsqu'après s'être emparés de Jérusalem, ils la rasèrent jusqu'à ses fondements, et brûlèrent ce temple auquel le culte judaïque était attaché. L'accomplissement de cette prophétie subsiste encore à nos yeux par la désolation du peuple juif, qui a toujours duré depuis leur défaite, et dont ils n'ont aucun espoir de se relever.

Je sais que le chevalier Marsham, auteur d'un Canon chronologique estimé par quelques savants, réprouvé par les autres, fait (1) finir les soixante-dix semaines de Daniel longtemps avant la naissance de Jésus-Christ, et qu'il ne voit que la persécution d'Antiochus dans les malheurs annoncés aux Juifs par cette prophétie. Une telle explication ferait triompher les Juifs, et nous enlèverait l'avantage de montrer

(1) Can. Chron. secul. 48, p. 610 et seq.

dans ces paroles de Porphyre et aux autres incrédules une prédiction accomplie après le temps des Machabées. Mais pour juger de cette explication, je présenterai nos incrédules de se rappeler ce qu'ils ont lu dans toutes les histoires, et je m'en rapporte ensuite à leur bonne foi.

La désolation prédite par Daniel à ces deux caractères : elle détruit entièrement la ville et le temple de Jérusalem; elle ne finit pas avec la guerre, et doit durer jusqu'à un temps dont le prophète ne marque pas la fin. Trouve-t-on ces deux caractères dans la persécution qu'Antiochus fit aux Juifs? Il entra à la vérité avec son armée dans Jérusalem, qui ne lui fit aucune résistance. Il pilla la ville et le temple. Il plaça sur l'autel du Dieu vivant l'idole de Jupiter Olympien. Il exerça d'affreuses cruautés contre les Juifs fidèles à leur loi. Mais des pillages et des profanations ne sont pas une ruine totale. La ville ne fut brûlée qu'en partie. Le temple subsista dans son entier. L'un et l'autre reprit bientôt après leur première splendeur, et le lieu saint souillé par Antiochus fut purifié par Judas Machabée. Cette désolation fut courte. Les victoires de Judas et de ses frères rendirent aux Juifs non seulement l'exercice tranquille de leur religion, mais une parfaite liberté, en les affranchissant de toute domination étrangère. La désolation ne dura donc pas (1) après la guerre, ou, pour mieux dire, elle finit auparavant; et de quelque façon qu'on envisage celle qui est annoncée par Daniel, il est impossible de méconnaître la destruction de Jérusalem par les Romains, et l'état déplorable du peuple juif, suite encore subsistante de cette destruction.

Cette preuve historique et facile à comprendre réfute suffisamment l'interprétation du chevalier Marsham. Mais elle a beaucoup d'autres défauts, que je me contenterai d'indiquer en peu de mots pour ne pas m'écarter trop de mon sujet.

1° Il suppose que cette révélation fut faite à Daniel la vingt-unième année de la captivité des Juifs dans la Chaldée; d'où il conclut que les quarante-neuf ans qui restaient jusqu'au rétablissement de ce peuple par les ordres de Cyrus forment les sept premières semaines qu'il trouve dans la prophétie: *Ab exita*

(1) Le sens que le chevalier Marsham donne à ces paroles détruirait cette preuve, s'il était vrai. Car, au lieu de rendre ainsi le texte original, la désolation résoluë durera encore après la fin de la guerre; il traduit au contraire: *Elle ne durera que jusqu'à la fin de la guerre: Usque ad finem belli desolat desolationes.* Mais la suite de la prophétie dément cette explication. Car elle finit par ces paroles: *La désolation durera jusqu'à la consommation et à la fin.* Ce qui prolonge la durée de cette désolation beaucoup au-delà du temps où Jérusalem et son temple furent ruinés. D'ailleurs le sens que Marsham attribue à Daniel serait manifestement faux. La désolation causée au peuple juif par Antiochus finit par les victoires de Judas Machabée. Mais la guerre dura longtemps après. Elle ne fut terminée que lorsque les rois de Syrie, successeurs d'Antiochus Epiphane, reconnurent l'indépendance de la nation juive et l'autorité légitime des princes assyoniens.

sermonis, ut iterum edificetur Jerusalem, usque ad Christum ducem, hebdomadas septem (1); et que ces deux espaces de temps joints ensemble sont les soixante-dix ans de captivité prédits par Jérémie. Or, il est constant que (2) *ce Darius, fils d'Assérus, de la race des Mèdes, qui était à la première année de son règne sur la Chaldée, lorsque cette révélation arriva, est le prince connu dans l'histoire profane sous le nom de Cyaxare, oncle et prédécesseur immédiat de Cyrus dans l'empire d'Orient, le même dont il est dit aux versets 50 et 51 du 5^e chapitre de Daniel, qu'il commença son règne dans Babylone, âgé de 62 ans, après la mort de Balthazar; le même qui fit jeter, malgré lui, Daniel dans la fosse aux lions, et lui rendit ensuite ses bonnes grâces, dont il lui avait donné auparavant des témoignages si éclatants; le même enfin dont il est dit au verset 28 du 6^e chapitre de Daniel, que ce prophète vécut jusqu'à son règne, et à celui de Cyrus, son successeur. Il ne restait donc pas quarante-neuf ans depuis le temps de cette révélation, qui arriva la première année du règne de Darius le Mède à Babylone, jusqu'à celui du rétablissement des Juifs par les ordres de Cyrus. Cet événement au contraire était sur le point d'arriver. Les soixante-dix semaines touchaient à leur fin; et Marsham cherche inutilement dans l'édit de Cyrus, pour le retour des Juifs, le terme des sept premières semaines, qu'il juge à propos de séparer, par une époque particulière, des soixante-deux autres qui les suivent dans la prophétie de Daniel. Si la preuve même qu'il apporte de cette date de 21 ans, méritait quelque attention, elle se tournerait contre son système. Il prétend (sans aucune apparence à la vérité) que cette date est exprimée par le jeûne de Daniel qui dura trois semaines de jours, raconté aux versets 1 et 2 du 10^e chapitre. Ce jeûne arriva la troisième année du règne de Cyrus, verset 1 du même chapitre. Ce n'est donc pas la vingt-unième année de la captivité des Juifs à Babylone, et quarante-neuf ans avant leur rétablissement par les ordres de Cyrus, que Daniel a eu sa révélation.*

2° Tout lecteur attentif et sincère conviendra que les soixante-dix semaines annoncées à Daniel font un espace continu et successif; et qu'il faut par conséquent trouver 490 années depuis le temps où ces semaines commencent jusqu'à celui où elles finissent. Marsham est bien éloigné de ce compte dans le labyrinthe de calculs où il s'égare. Je ne lui conteste pas, comme j'aurais droit de le faire, les deux époques différentes qu'il choisit pour le commencement des sept premières, et pour celui des soixante-trois suivantes, quoiqu'il soit évident que les sept et les soixante-deux semaines, et enfin la dernière dont il est parlé, verset 27 du chapitre 9, forment toutes (3)

(1) Dan. 9, 25.

(2) Dan. 9, 1, 2.

(3) Cette décomposition d'un nombre total en plusieurs nombres parties n'est pas sans exemple parmi les Hébreux. Nous lisons dans *Ecclésiéle*, 45, 12, que vingt siècles, vingt-cinq siècles et quinze siècles, en tout soixante siècles, font la mine. Nous avons vu plus haut

ensemble les soixante-dix semaines d'abord exprimées, commençant à l'Ordre donné pour rebâtir Jérusalem: *Ab exitu sermonis, ut iterum edificetur Jerusalem, usque ad Christum ducem, hebdomadas septem et hebdomadas sexaginta duae erunt.*.... Confirmabit autem pactum multis hebdomadâ unâ. Pôù il suit que ni les sept premières semaines, qu'il détache contre toute raison des autres, n'ont pu commencer à la révélation de Daniel, ni les soixante-trois suivantes, à la ruine du temple et de la ville de Jérusalem sous Nabuchodonosor. Je demande seulement au chronologiste anglais qu'il me montre dans l'interprétation qu'il adopte un espace continu et successif de 490 années. Il ne le peut, et aussi ne le tente-t-il pas. Le plus long intervalle qu'il découvre est de 444 ans, c'est-à-dire de soixante-trois semaines et demi, depuis la première destruction du temple de Jérusalem, jusqu'à sa purification par Judas Machabée. Ainsi, les soixante-dix semaines, si exactement supputées par Daniel, réduites à leur juste valeur par son interprète, n'en font plus que 65; 445 ans font autant que 490. Les sept semaines nommées les premières commencent 21 ans plus tard que les soixante-trois qui les suivent. Celles-là sont comprises dans celles-ci, et ce n'est que par ce double emploi qu'on vérifie le compte des soixante-trois semaines. Est-ce donc là cette sagacité, cette justesse de raisonnement tant vantées par les partisans du chevalier Marsham? Et ne vaudrait-il pas mieux dire ouvertement que Daniel, ou plutôt l'ange qui lui parlait, s'est trompé, ce de recourir à un pareil dénouement, pour concilier son discours avec la vérité de l'histoire et avec la prophétie?

3° L'auteur anglais fait partout une violence manifeste aux paroles de Daniel, pour les ramener à son sens. *Le Christ, ce chef* auquel les sept premières semaines se terminent selon lui, est Cyrus, roi des Perses, qui délivra les Juifs de leur captivité, ou, si l'on aime mieux, Zorobabel et le grand prêtre Josué, appelés tous les deux par le prophète Zacharie, 4, 14,

le même Daniel exprimer trois ans et demi par un temps, deux temps, et la moitié d'un temps, c'est-à-dire une année, deux années et une demi-année, ce qui a été imité par S. Jean dans l'Apocalypse. Il n'est donc pas nécessaire de chercher la raison qui a pu engager Daniel à partager le nombre d'abord proposé de soixante-dix semaines en trois; savoir, sept, soixante-deux, et une. Marsham n'a pas dû se prévaloir de cette division, pour séparer les sept premières des suivantes. Cependant il y a sur cela une conjecture assez plausible. Daniel compte d'abord sept semaines, parce que la réédification de Jérusalem fut entièrement achevée dans les quarante-neuf premières années. Il compte ensuite soixante-deux semaines, parce que le Messie parut et fut installé dans ses fonctions après ce temps écoulé. Il compte une dernière semaine, parce que ce fut dans les sept années qui terminèrent les 490, que le Messie exerça son ministère, qu'il fut mis à mort, que les sacrifices de l'ancienne loi furent abolis, et que son alliance fut confirmée avec un grand nombre de Juifs convertis par ses apôtres. Chaque terme est marqué par son événement. Mais, qu'il en soit du mot de cette partition, elle ne saurait jamais diminuer l'intégrité du nombre des soixante-dix semaines.

les enfants de l'onction, pour avoir contribué, chacun selon son pouvoir, au rétablissement du temple de Jérusalem. Bientôt après, le même Christ, dont la mort est prédite, occidetur Christus, n'est plus une personne : c'est le temple même souillé par Antiochus, et les sacrifices interrompus. Cette consommation et cette expiation du péché, cet accomplissement final des prophéties, cette arrivée de la justice éternelle, caractères si énergiques et si distinctifs du Messie, tout cela n'est, aux yeux de Marsham, que le retour des Juifs dans leur patrie, après un exil qu'ils avaient mérité par leurs péchés; retour prédit par les prophètes, et qui a fait éclater la justice de Dieu : en quoi cet écrivain, outre l'abus des termes, se trompe doublement; et contre la vérité, puisque le retour des Juifs fut l'effet de la miséricorde, et non de la justice divine; et contre ses propres principes, puisque dans ce verset il s'agit de ce qui devait arriver à la fin des soixante-dix semaines : *Septuaginta hebdomades abbreviate sunt..... ut consummetur pravariatio..... et adducatur iusstitia sempiterna*, etc. Au lieu que le rétablissement des Juifs arrive, suivant Marsham, à la fin des sept premières semaines, c'est-à-dire, au commencement du règne de Cyrus. Celui qui doit confirmer son alliance avec plusieurs dans une semaine, est Antiochus Epiphane, qui, dans les sept premières années de son règne, épargna les Juifs et leur temple. Voilà ce que Marsham appelle confirmer une alliance.

C'en est assez pour démontrer que les conjectures ni les calculs de cet auteur ne peuvent faire remonter jusqu'au temps d'Antiochus Epiphane et des Machabées l'accomplissement de cette prédiction de Daniel. Nous prouverons dans la suite aux incrédules qu'elle a été véritablement accomplie dans le temps de Jésus-Christ. Nous leur exposerons alors les diverses opinions des critiques qui se sont exercés sur la fameuse question des soixante-dix semaines, pour en déterminer le commencement et la fin. Il leur sera permis de choisir celle de ces opinions qui leur paraîtra la plus vraisemblable; et s'ils rencontrent partout des difficultés à peu près égales, ils s'assureront au moins qu'une différence de quelques années (car c'est à quoi se réduit tout ce partage de sentiments) ne peut rendre équivoque une prophétie liée à des faits aussi connus que la mort de Jésus-Christ, l'établissement de sa nouvelle alliance, l'abolition des sacrifices de l'ancienne loi, la ruine entière de la ville et du temple de Jérusalem.

La même prédiction que nous venons de voir dans l'Ancien Testament se trouve dans le nouveau; et Jésus-Christ, qui a cité la prophétie de Daniel contre la ville et le temple de Jérusalem, lui a donné un nouvel éclat, en y ajoutant des circonstances qui n'étaient pas encore prédites. Il a parlé des malheurs de Jérusalem en quatre occasions.

La première, lorsque, entrant dans cette ville au milieu des acclamations de ses habitants, il ne put re-

tenir ses larmes sur elle, et s'écria : Ah ! si tu connaissais en ce jour la paix que je viens t'apporter ! Mais tout cela est caché à tes yeux. Il viendra des jours sur toi. Tes ennemis feront autour de toi une circonvallation. Ils l'enviromeront, et te serreront de tous côtés. Ils te renverseront par terre avec les enfants qui sont au milieu de toi. Ils ne te laisseront pas pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps de ta visite.

Dans une autre occasion Jésus-Christ, indigné de la malice et de l'hypocrisie des Pharisiens, leur déclara que tout (2) le sang des justes répandu sur la terre depuis Abel jusqu'à Zacharie, fils de Barachie, avec celui des prophètes et des sages qu'il leur enverrait lui-même, et qu'ils mettraient à mort, leur serait redemandé; et que cette vengeance retomberait sur la génération qui vivait alors; et il ajouta ces paroles rapportées également dans l'Evangile (5) de S. Luc : Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes, et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu. Voilà que votre maison va devenir déserte.

En troisième lieu, les disciples de Jésus-Christ voulant lui faire admirer la superbe structure du temple, il leur répondit (4) : Vous voyez cet édifice, il n'y restera pas pierre sur pierre. Interrogé ensuite sur le temps et les signes avant-coureurs de cet événement, il les avertit qu'il s'élèverait d'abord de faux christes et des prophètes séducteurs, que des bruits de guerre se répandraient partout, que les nations s'armeraient les unes contre les autres; que ce féat serait suivi de pestes, de famines, de tremblements de terre; qu'ils seraient eux-mêmes persécutés et livrés à la mort en haine de son nom; et qu'ils connaîtraient enfin la ruine prochaine et inévitable de Jérusalem, lorsqu'ils verraient l'abomination de la désolation prédite par Daniel, placée dans le lieu saint, ou comme S. Marc s'exprime, dans l'endroit où elle ne doit pas être, ce qui est encore expliqué plus clairement dans S. Luc par (5) l'investissement de Jérusalem. En effet, les approches de l'armée romaine, et l'assiette de son camp autour de cette ville, firent paraître pour la première fois dans la Terre-Sainte, et surtout auprès d'un lieu consacré au culte du Seigneur, les enseignes romaines, qui étaient de véritables idoles. Jusqu'alors on avait épargné aux Juifs cet odieux spectacle. Dès ce moment les chrétiens devaient comprendre que l'arrêt prononcé contre ce peuple allait s'exécuter. On les avertissait de ne plus différer leur fuite, et de sortir précipitamment d'une ville condamnée à périr. Il ne manquait à une prédiction si détaillée que le temps de son accomplissement. Jésus-Christ le fixa, en as-

(1) Luc. 19. 41 et seq.

(2) Matth. 23. 54 et seq.

(3) Luc. 13. 34.

(4) Matth. 24. Marc. 13. Luc. 21.

(5) Cum autem videritis circumdantem ab exercitu Jerusalem, tunc scitote quia appropinquavit desolatio ejus. Luc. 21. 20.

surant que la génération qui vivait alors ne passerait pas avant que tout ce qu'il avait prédit ne fût accompli.

Quatrièmement enfin, Jésus-Christ, entendant les soupirs et les lamentations des femmes qui l'accompagnaient au supplice, se tourna vers elles, et leur dit (1) : Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi; mais pleurez plutôt sur vous et sur vos enfants. Car les jours viendront où l'on dira : Heureuses les femmes stériles, dont les entrailles n'ont point engendré, et dont les mamelles n'ont pas allaité.

Il résulte de ces quatre prophéties que Jésus-Christ a prédit avec évidence la destruction totale de Jérusalem et de son temple, les événements qui devaient la précéder, et le temps où elle arriverait. Si les incrédules veulent maintenant s'assurer de l'exécution de toutes ces prophéties, qu'ils ouvrent les historiens. Ils y verront que peu de temps après la mort de Jésus-Christ et avant la dernière calamité des Juifs, cette nation, qui depuis plusieurs siècles paraissait désabusée de tous les faux prophètes, et n'en voyait plus paraître, fut tout à coup inondée d'un déluge d'imposteurs qui s'attribuèrent le nom de Messie, et s'attirèrent beaucoup de prosélytes. C'est le premier signe que Jésus-Christ avait donné à ses disciples, et une preuve, pour le dire en passant, que la nation était persuadée de la venue prochaine du Messie. Ils y verront les malheurs publics annoncés par Jésus-Christ, les guerres civiles et étrangères qui désolèrent l'empire romain dans toutes ses parties, les famines, les maladies contagieuses, les tremblements de terre, et les autres fléaux qui l'affligèrent : c'est le second signe qu'il donna à ses disciples. Ils y verront la persécution déclarée au christianisme naissant, et les supplices inouis que souffrirent les chrétiens : c'est le troisième. La précaution que prirent les fidèles renfermés dans Jérusalem, d'en sortir aux approches de l'armée romaine, et de se retirer à Pella, ville située dans un pays (2) montagneux : c'est le quatrième. La circonvallation que Titus fit faire autour de Jérusalem : c'est le cinquième. Ils y verront qu'après la prise de cette ville, toute la vigilance de Titus et son autorité sur ses soldats ne purent la préserver de l'incendie qui la réduisit en cendres, et consuma le temple où il ne resta pas pierre sur pierre : c'est ce que Jésus-Christ en avait prédit. Ils y verront enfin que depuis cette prédiction quarante ans s'étaient à peine écoulés; et qu'ainsi la même génération qui l'avait entendue la vit accomplie. Quelle plus parfaite conformité peuvent-ils désirer entre des prophéties et les événements ?

Il y a deux questions à proposer sur cette prédiction. La première, si elle a pu être faite sans une lumière divine. La seconde, si elle a précédé l'événement.

On dira peut-être sur la première que Jésus-Christ

(1) Luc. 23. 28 et seq.

(2) Tunc qui in judæa sunt fugiant ad montes. Matth. 24. 16. Marc. 13. 14. Luc. 21. 21.

savait l'impatience avec laquelle les Juifs soupçonnaient un joug étranger, et l'espoir dont ils se flattaient de commander un jour à ceux qui leur donnaient des lois; qu'il lui était facile de prévoir que ces dispositions les entraîneraient tôt ou tard dans une révolte, qui ne pouvait manquer de leur être fatale, par l'extrême disproportion de leurs forces avec celles des Romains.

Je veux que cette révolte fût vraisemblable, quoi qu'il n'y eût aucune raison de penser que les Juifs, qui avaient si longtemps obéi aux Perses et aux Macédoniens, dussent se soulever contre les Romains, dont la puissance était plus formidable, et qui ne les inquiétaient pas sur leur religion. Il fallait, ce semble, d'autres motifs pour les exciter à une guerre si périlleuse, ou plutôt si téméraire, qu'une disposition ancienne parmi eux, et qui ne les avait pas empêchés de reconnaître plusieurs fois la domination d'un peuple idolâtre. Mais accordons une vraisemblance sur le fond, qui pourrait être contestée. La trouvera-t-on dans ce détail de circonstances que Jésus-Christ a prédites ? dans les prestiges et les progrès des séducteurs que les Juifs paraissaient si peu disposés à recevoir ? dans les tremblements extraordinaires dont la terre fut agitée ? dans les fréquents ravages de la peste et de la famine ? dans ces guerres si funestes à l'empire romain ? dans les horreurs où fut réduit Jérusalem assiégée par Titus ? dans la démolition entière de cette ville et de son temple ? dans le temps enfin où tout cela devait être accompli ? Des connaissances sur l'avenir si précises et si détaillées sont-elles du ressort de l'esprit humain ? Et en attendant que les incrédules respectent comme Dieu celui qui parle à Jérusalem avec la tendresse d'un père, et l'autorité d'un juge suprême, peuvent-ils méconnaître la divinité de sa mission ?

La seconde question est encore plus aisée à résoudre. Il est démontré que cette prophétie de Jésus-Christ a précédé l'événement, 1^o par la retraite des chrétiens qui se trouvaient à Jérusalem, lorsque l'armée romaine en fit les approches. Ils connaissent donc la prophétie qui leur avait donné ce signal de leur fuite. Les historiens ecclésiastiques conviennent qu'ils ne durent leur salut qu'à la promptitude avec laquelle ils exécutèrent l'ordre qui leur avait été donné. 2^o Par le temps où les trois évangiles de S. Mathieu, de S. Marc et de S. Luc, furent composés et répandus parmi les fidèles. L'histoire ecclésiastique atteste également que la publication de ces évangiles précéda même de plusieurs années la prise de Jérusalem. Le seul Evangile de S. Jean, où il n'est rien dit de cet événement, est d'une date postérieure.

Ce serait sans raison et contre toutes les règles de l'équité, que les incrédules rejetteraient le témoignage des auteurs qui nous apprennent des faits si positifs. Ils étaient presque à la source de ce qu'ils ont écrit. Indépendamment de leur témoignage qui n'a rien d'incertain, les incrédules ne peuvent nier que les évangiles que nous lisons n'aient été, dès le

premier siècle du christianisme, des ouvrages publics, non-seulement parmi les fidèles, mais parmi les Juifs et les gentils. Il n'est pas moins constant que personne ne s'est jamais inscrit en faux contre la narration des évangélistes, en particulier sur la prophétie qu'ils attribuent à Jésus-Christ. Cependant ils citent pour témoins, outre les apôtres qui ont signé de leur sang leur déposition, les Scribes et les Pharisiens, ses plus mortels ennemis, tout le peuple qui l'entourait à son entrée dans Jérusalem, ses propres bourreaux, et tous ceux que la curiosité ou la compassion avait attirés auprès de lui, lorsqu'il déclara aux femmes de Jérusalem quel devait être l'objet de leurs pleurs. Rien n'était plus notoire qu'une prophétie si souvent répétée et entendue par un si grand nombre de témoins non suspects. Elle n'a donc pas été supposée; elle n'a pu même l'être par les évangélistes: et quand nous ne serions pas assurés que leurs ouvrages ont paru avant le siège de Jérusalem, nous le serions de la vérité de l'oracle qu'ils mettent dans la bouche de Jésus-Christ. Les deux difficultés qui pouvaient suspendre l'acquiescement des incrédules sont pleinement levées; et il ne leur reste que de rendre hommage à une religion confirmée par des preuves si décisives.

CHAPITRE IX.

Vains efforts de l'empereur Julien pour s'opposer à l'accomplissement de cette prophétie.

La prophétie de Daniel et celle de Jésus-Christ contre Jérusalem ne se terminaient pas à la ruine de cette ville et de son temple par les Romains. Elles prédisaient encore que cette ruine serait éternelle et irréparable. Si Jésus-Christ s'était contenté d'assurer qu'il ne resterait pas pierre sur pierre à Jérusalem et à son temple, ces paroles auraient pu laisser quelque espérance que l'un et l'autre, après avoir été détruits jusqu'aux fondements, seraient un jour rebâti, comme ils l'avaient déjà été. Mais il avait ajouté que les Juifs demeureraient captifs (1) parmi tous les peuples, et que Jérusalem serait foulée aux pieds des Gentils, jusqu'à ce que les temps des nations fussent accomplis, ce qui était visiblement prolonger l'abaissement des Juifs jusqu'à ce qu'ils se réunissent dans la même foi avec les autres nations, et mettre conséquemment un obstacle insurmontable au rétablissement de la Jérusalem terrestre et de son temple. Il avait d'ailleurs rapporté sa prophétie à celle de Daniel; et il était clair dans celle-ci que la désolation de Jérusalem, loin de finir avec la guerre, comme les autres malheurs de ce genre, devait durer jusqu'à la fin et à la consommation des siècles. Les sacrifices offerts dans cette ville devaient être abolis par la même prédiction. Une nouvelle alliance, dont une justice éternelle serait et le fruit et le sceau, devait prendre la place de l'ancienne; et le culte judaïque étant proscrit sans retour, il n'était plus possible qu'une ville et un tem-

(1) Luc. 21, 24.

ple, qui avaient une liaison nécessaire avec ce culte, fussent rétablis.

C'est dans ce sens que les chrétiens ont toujours entendu la prophétie de leur maître. Les Juifs ne l'ignorent pas; et Dieu a permis qu'ils aient eu l'occasion la plus favorable de convaincre de faux cette prophétie, afin que l'inutilité de leurs efforts en rendit la vérité plus éclatante. On sent que je veux parler du rétablissement du temple de Jérusalem commencé par les ordres de l'empereur Julien, et abandonné ensuite malgré toute la puissance de ce prince, et son extrême passion de venir à bout de cette entreprise. J'avoue que c'est un miracle plutôt qu'une prédiction; et qu'à ne considérer cet événement qu'en lui-même, il ne devrait pas trouver place dans un ouvrage destiné aux seules prophéties. Mais il a un rapport trop manifeste avec les oracles de Daniel et de Jésus-Christ, pour ne pas le mettre à leur suite. Il en est même l'accomplissement et la confirmation. Il justifie la parole de Dieu, et fait connaître aux incrédules que les prodiges ne coûtent rien au Tout-Puissant, quand ils deviennent nécessaires à l'exécution d'une prophétie.

L'empereur Julien, ennemi d'autant plus implacable du christianisme qu'il en était déserteur, le combattait par un nouveau genre de persécutions. On ne voyait pas paraître sous son nom de ces édits sanglants qui avaient élevé autrefois des échafauds et allumés des buchers pour les chrétiens. Ce n'est pas qu'il ne vit couler leur sang avec plaisir, et que sa feinte clémence ne se démentit quelquefois par des actions qui trahissaient son caractère naturellement cruel. Mais l'expérience lui avait appris que les supplices ordonnés par les lois impériales n'avaient servi qu'à multiplier les chrétiens. Il voulait essayer si l'aviilissement pourrait faire ce qu'on avait tenté sans succès par la force et par la violence. Il voulait enlever au christianisme le respect et la vénération des peuples, persuadé qu'une religion tombée dans le mépris perdrait le plus grand nombre de ses sectateurs, et n'en acquerrait plus de nouveaux. C'est dans ce dessein qu'il avait défendu aux chrétiens d'enseigner et même d'étudier dans les écoles publiques les lettres humaines, regardant l'ignorance comme la ruine de toute religion. Il avait voulu de même relever le paganisme de l'opprobre dont l'avaient couvert les savants apologistes du christianisme. Disciple de Jamblique et de Porphyre, il avait converti la mythologie si décriée par nos auteurs en un recueil d'allégories. Tous ces dieux adorés par les idolâtres n'étaient, selon lui et selon les sophistes ses favoris, que des symboles et des attributs de la divinité souveraine.

Une association avec les Juifs entraînait dans son système politique sur la religion. Il ne devait pas aimer un peuple qui faisait depuis tant de siècles une profession constante de ne servir qu'un seul Dieu, et d'abhorrer le culte des idoles. Mais, soit qu'il ne désespérât pas de concilier leur créance avec ses

idées, soit qu'il jugât plutôt que le meilleur moyen d'anéantir le christianisme était d'accorder d'abord le libre exercice de toutes les religions, il forma le projet de rétablir leur temple, et de les mettre en état d'y offrir les mêmes sacrifices qu'autrefois. Une vue plus profonde et plus conforme à sa haine envenimée contre le christianisme l'excitait encore à cette entreprise. Il savait ce que les chrétiens publiaient de l'anathème irrévocable prononcé contre le temple de Jérusalem. Il se flattait d'annuler cet anathème, et de montrer ainsi aux yeux de l'univers la fausseté des prophéties dont le christianisme s'autorisait.

Ammien Marcellin, grand admirateur de ce prince, ne lui prête dans cette entreprise d'autre motif que le désir d'éterniser (1) sa mémoire par un monument magnifique. Nous croyons sans peine que ce fut un des motifs de Julien, dont l'orgueil est assez connu, quoiqu'il affectât les dehors d'une modeste philosophie. Mais s'il n'avait voulu que faire éclater sa magnificence, pourquoi préférer à tout autre ouvrage le rétablissement du temple de Jérusalem? Combien d'édifices ou plus utiles à l'empire, ou plus convenables pour lui-même, eût-il pu entreprendre? S'il alla chercher une nation généralement méprisée, pour lui rendre son temple détruit par un empereur romain, et rétablir un culte qui ne pouvait lui plaire, il eut sans doute un autre dessein que de construire pour la gloire de son règne un superbe bâtiment. Il choisit un ouvrage qui devait selon lui imprimer au nom de Jésus-Christ une tache ineffaçable. Il unit sa haine à celle des Juifs contre le christianisme, assés du triomphe de l'idolâtrie, s'il pouvait décréditer la seule religion qu'elle redoutât.

Les Juifs invités par l'empereur accoururent de toutes parts dans la Palestine. Ce n'était plus pour eux le temps, ni d'un Adrien, leur persécuteur, qui n'avait bâti à la place de Jérusalem une nouvelle ville que pour lui donner (2) son nom, et la dédier à de fausses divinités, ni d'un Constantin, qui par un autre principe s'était opposé au rétablissement de leur temple. Ils trouvent dans le maître du monde un protecteur aussi libéral que puissant. Ils touchent au moment de voir renaitre de ses ruines ce temple si cher à leurs desirs et si nécessaire à leur religion. Un des principaux officiers (3) de l'empire est chargé de la conduite de cet ouvrage. Le gouverneur de la province a ordre de se joindre à lui. Les préparatifs sont immenses, tels qu'on doit les attendre d'un empereur qui commande, et d'une nation entière que le seconde. On commence par arracher ce qui restait des anciens fondements. On travaille à leur en substituer de nou-

(1) Imperii sui gloria magnitudine operum cupiens propagare, ambitiosum quoddam apud Hierosolymam templum... instaurare sumptibus cogitabat inmodicis. Lib. 25 de Juliano, cap. 1.

(2) Il voulut qu'elle fût appelée *Eliu*, de son nom *Eliu*.

(3) Alypius, favori de Julien, et qui avait gouverné la Bretagne.

veaux. Qui n'eût dit alors que Jésus-Christ était un faux prophète? Et que ne diraient pas aujourd'hui les incrédules, si le même spectacle se renouvelait? C'étaient là les bornes que Dieu avait marquées à l'audace de ses ennemis. À peine quelques pierres sont-elles posées, que la terre, ébranlée par un violent tremblement, les pousse, les déplace et les disperse. Des tourbillons de feu, sortis de son sein, dévorent les matériaux, les instruments et les travailleurs (4). On recommence l'ouvrage à plusieurs reprises; autant de fois le prodige se réitère. On se rebute enfin. On abandonne un lieu dont la vengeance divine défend les approches par des coups si terribles. Les Juifs se dissipent avec la honte et le désespoir dans le cœur, et Julien médite de nouveaux projets contre le christianisme.

Il ne reste aux incrédules d'autres ressources que de nier un fait qui les accable. L'intérêt de leur cause l'exige. Mais la vérité le leur permet-elle? Tous (2) les historiens et les auteurs ecclésiastiques, à commencer par ceux qui ont écrit peu d'années après la mort de Julien, attestent d'une voix unanime cet événement. Sozomène, l'un d'eux, renvoie ses (3) lecteurs à des personnes, qui vivaient encore lorsqu'il écrivait, et qui avaient été instruites par des témoins oculaires. Ils en parlent tous comme d'un fait si public et si notoire, que personne dans l'empire romain ne le révoquait en doute. D'illustres évêques du même temps racontent ce fait avec une égale assurance dans les lettres qu'ils adressaient à des empereurs, dans les discours qu'ils prêchaient à leurs peuples, dans les ouvrages qu'ils publiaient pour la réfutation des Juifs et des païens.

Saint Chrysostôme et S. Grégoire de Nazianze font plus. L'un presse ses auditeurs (il parlait à Antioche, ville peu éloignée de la Palestine) d'aller à Jérusalem (4). « Vous y retrouverez, leur dit-il, les fonde-

(1) Il y eut dans cet événement d'autres prodiges, dont on peut voir le détail dans saint Grégoire de Nazianze et dans les historiens ecclésiastiques. Les auteurs qui ont attaqué cette preuve du christianisme ont prétendu que les différentes relations de ces prodiges se contredisaient; d'où ils ont conclu que le fait lui-même, dans sa substance, était faux, ou du moins incertain. Ces contradictions apparentes ont été parfaitement éclaircies par Warburton, écrivain anglais, qui a porté le fait dont il s'agit jusqu'au dernier degré d'évidence. On a donné depuis peu d'années une très-bonne traduction de son ouvrage dans notre langue.

(2) S. Chrys. Orat. 3 in Judæos. Item Hom. 4 in Matthæum; Hom. 41 in Acta; Serm. 2 in Babyloniam; Serm. 2 in Judæos, et in demonstr. quod Christus sit Deus. S. Greg. Naz. Orat. 4. S. Ambr. Epist. ad Theod. Philost. Hist. Eccles. lib. 7, cap. 9 et 14. Socrat. lib. 5, cap. 20. Sozom. lib. 5, cap. 22. Rufin. Hist. lib. 1, cap. 58 et 59. Sulp. Sever. Hist. lib. 2. Theodoret. Hist. Eccles. lib. 5, cap. 20.

(3) Quod si capiam hoc incredibilia videbuntur, fidem ei faciant, qui accepterunt ab hominibus qui res ipsi viderant, et qui etiamnum superstites sunt. Sozom. ut supra.

(4) Et nunc si redeas Hierosolymam, conspicias nuda fundamenta. Quod si causam queras, non aliam quam hanc audies. Hujus rei nos omnes testes su-

ments du temple dans l'état où je viens de vous les dépeindre. Si vous en demandez la cause, on ne vous en dira point d'autre que celle que vous venez d'entendre. Nous sommes tous témoins de ces choses, vous d'ira-t-on. Elles se sont passées depuis peu et de notre temps. L'autre (1) cite comme public et actuellement subsistant le témoignage de ceux qui, ayant été spectateurs du prodige, montraient les vêtements où furent imprimés les croix, dont tous les historiens ecclésiastiques parlent après lui.

Ce sont des chrétiens, répondront sans doute les incrédules. Oui, mais ce sont des hommes en qui l'on doit supposer les lumières les plus communes du bon sens et de la droite raison. Avec quelle pudeur auraient-ils osé avancer un mensonge qu'il était si facile d'avérer? Le souvenir de ce qui s'était passé sous l'empire de Julien était trop récent, pour que S. Grégoire de Naziance, S. Chrysostôme, saint Ambroise, sans compter les historiens, pussent lui attribuer une démarche à laquelle il n'eût jamais pensé. Et quelle démarche? Une entreprise annoncée dans tout l'empire, communiquée à un peuple entier qui n'épargna ni ses richesses ni ses soins pour en faciliter l'exécution, commencée avec tout l'appareil indispensable dans un ouvrage de cette conséquence. Est-ce une matière d'imposture et de supposition? Et les auteurs que nous avons cités ont-ils donné lieu par leur conduite et par leurs écrits de leur reprocher un tel excès d'extravagance et d'effronterie? Mais s'ils en avaient été capables, n'auraient-ils pas été désavoués par d'autres chrétiens plus judicieux et plus sincères, contradits du moins et confondus par les païens qui étaient encore en si grand nombre, par les Juifs qu'ils accusaient d'avoir concouru à une entreprise si malheureuse? Ils objectaient aux uns et aux autres cette preuve éclatante de la protection de Dieu sur le christianisme. Est-il possible qu'aucun de leurs adversaires ne leur ait fermé la bouche par un démenti formel, qui eût été pour jamais l'envie aux chrétiens de renouveler une objection détruite sans réplique?

Rendons ce raisonnement sensible par un exemple. Jacques II favorisait, comme tout le monde sait, la religion catholique pendant le peu de temps qu'il régna en Angleterre. Supposons qu'il eût entrepris de bâtir à Londres, ou dans quelque autre ville considérable de ses états, une vaste et magnifique église pour les catholiques; qu'il eût exhorté tous ceux de ses sujets attachés à cette religion de contribuer à cet ouvrage. Croit-on qu'après la révolution qui le détrôna, il eût pu se trouver parmi les protestants, qui blâmeraient avec tant d'aigreur son gouvernement, des écrivains assez hardis pour assurer que l'entreprise de

mus. Nostrā enim ætate hæc non ita pridem acciderunt. S. Chrys. Orat. 5 adversus Judæos.

(1) Proferunt nunc quoque vestes suas, qui hujus miraculi spectatores et consocii extiterunt; illas, inquam, crucis notis tunc inustus et consignatas. S. Gregor. Nazianz. Orat. 4 adversus Julianum.

cet édifice avait été arrêtée par un tremblement de terre qui aurait fait éroder les fondements, et par des tourbillons de feu qui auraient consumé les travailleurs? Aurait-on souffert en Angleterre, quelque peu de ménagements qu'on y gardât pour ce roi fugitif, un mensonge si grossier? Des évêques de la communion anglicane seraient-ils montés en chaire pour débiter cette fable à leurs auditeurs? auraient-ils osé l'écrire à Guillaume III dans des lettres rendues publiques? L'auraient-ils insérée dans des ouvrages polémiques en faveur de leur religion? Mais si la tête avait tourné jusqu'à ce point à tous les protestants anglais, les catholiques de la Grande-Bretagne et des pays étrangers auraient-ils gardé le silence? Et fait dont la fausseté n'était ignorée de personne serait-il passé à la postérité sans la plus légère contradiction? Or, ce qu'on juge avec raison impossible dans un temps si voisin du nôtre, doit le paraître également dans un âge plus éloigné. Les hommes se sont toujours ressemblés dans leurs inclinations dominantes. Il y a un certain degré de droiture et de bon sens dont on doit croire qu'ils ne se sont jamais écartés de concert. C'est sur ce principe que la critique établit ses règles les plus infailibles. Elle décide sans hésiter qu'un événement rapporté par les auteurs contemporains, adopté ensuite par toute l'histoire, est incontestable, si c'est un événement dont la vérité ou la fausseté ait pu être universellement connue, s'il est de plus assez intéressant par lui-même pour avoir excité la réclamation de ceux dont il combattait les droits ou les préjugés. Tous ces caractères se rencontrent dans le fait que nous alléguons. Il ne peut donc être attaqué sans qu'on entreprenne de renverser les fondements inébranlables de la certitude historique.

Il y en aurait assez pour convaincre un lecteur désintéressé. Il faut quelque chose de plus pour la conviction d'un incrédule. Il s'obstine à récuser comme suspect le témoignage des auteurs chrétiens, quelque plausible, quelque irréprochable qu'il soit. Alléguons-lui des témoins que leur religion puisse mettre à l'abri de ses injustes soupçons. Trois auteurs juifs avouent nettement le projet formé par l'empereur Julien, de rebâter le temple de Jérusalem, et le mauvais succès de cette entreprise.

Le plus ancien des trois (1) attribue ce désastre, comme les chrétiens, à un tremblement de terre miraculeux, et à un feu descendant du ciel, qui fondit les matières de fer et brûla un grand nombre de Juifs. Le rabbin qui parle ainsi a prétendu sans doute concilier avec les principes de sa religion cet aveu que

(1) Memorant libri annalium magnam in orbe universo fuisse terræ motum, collapsuramque esse templum quod straxerat Judæi Hierosolymis præcepto Cesaris Juliani Apostatæ. Postridem hujus diei quo mota fuerat terra, de celo ignis multus cecidit; ita ut omnia feramenta illius ædificii liquescerent, comburentur Judæi multi, atque adeo innumera-biles.

Rabbi Gedaliah ben Joseph Jechaiâ apud Wagenseitium, Tela ignea Satanae.

l'évidence d'un fait encore récent arrachait de sa bouche. Il croyait pouvoir éluder les conséquences de ce prodige par les péchés de sa nation, dénoûment ordinaire des Juifs, quand on leur objecte les signes manifestes de l'indignation divine contre eux. Peut-être s'imaginait-il aussi que Dieu avait interposé sa puissance, pour empêcher qu'une entreprise réservée au Messie, que les Juifs attendent, ne fût exécutée par un prince idolâtre. Quoi qu'il en soit, ce rabbin nous apprend que les annales de sa nation font foi du miracle qui déconcerta le projet de Julien. Il se trompe à la vérité, lorsqu'il assure que les Juifs achevèrent, par les ordres de l'empereur, la construction du temple de Jérusalem. Tous les auteurs chrétiens et les païens eux-mêmes, comme nous le verrons bientôt, conviennent qu'il n'y eût que les fondements posés. La merveille n'en serait que plus grande, si le temple déjà bâti eût été consumé par le feu du ciel: et cette erreur du rabbin prouve seulement la forte impression qu'une entreprise si mémorable, et les obstacles qu'elle avait éprouvés, avait laissés dans l'esprit des Juifs.

Deux autres écrivains de cette nation parlent du même événement. Le (1) premier accuse les chrétiens, qu'il désigne sous le nom de Samaritains, d'avoir détourné Julien de l'exécution de son projet. Ils lui persuadèrent, suivant cet auteur, que, si la ville de Jérusalem était rétablie, les Juifs lui refuseraient les subsides accoutumés; et, sur ce que l'empereur n'osaient révoquer l'ordre qu'il avait donné, ils lui suggérèrent un expédient pour le rendre inutile. Ce fut de commander aux Juifs que le nouveau temple fût construit dans une autre place que l'ancien, et qu'il eût en longueur ou en largeur cinq coudées de plus ou de moins.

On voit par ce récit que si les anciens rabbins n'osaient ou ne voulaient pas contester le prodige qui fit avorter l'entreprise de Julien, quelques-uns des nouveaux ont mieux aimé, pour l'honneur de leur nation, chercher dans un stratagème des chrétiens la cause de cet événement. Personne ne croira sur leur parole, que les chrétiens aient eu assez de crédit sur l'esprit d'un empereur, leur plus mortel ennemi, pour lui faire abandonner une entreprise qu'il n'avait commencée que dans la vue de ruiner leur religion. La vérité se montre à travers une fable si grossièrement inventée. Il demeure constant que Julien a voulu rétablir le temple de Jérusalem, et que les Juifs y ont travaillé de concert avec lui. Les chrétiens opprimés sous son règne n'étaient pas en état de traverser par la force un ouvrage funeste au christianisme. Il leur était encore plus difficile d'engager l'empereur à leur épargner la douleur et la confusion qu'il leur préparait. Si, dans ces circonstances critiques, le temple de Jérusalem n'a pu être rebâti, si tous les efforts de Julien ont été vains, si le christianisme a triomphé de l'attaque la plus dangereuse qui lui ait jamais été

livrée, ce triomphe, qui ne peut être rapporté à aucun secours humain, n'est-il pas visiblement l'effet d'une disposition particulière de la Providence? C'est le raisonnement de Sozomène. Que celui (1), dit cet historien, qui voudra douter de ce prodige, malgré le témoignage des personnes encore vivantes qui l'ont appris de ceux qui en ont été spectateurs, soit du moins convaincu par les Juifs et par les païens eux-mêmes, qui, soutenus de toute la puissance d'un empereur, et ne trouvant point d'opposition dans les chrétiens, ont été forcés d'abandonner l'ouvrage commencé, ou, pour mieux dire, n'ont pu le commencer.

Un troisième rabbin explique cet événement d'une manière plus conforme au goût des incrédules. Il convient des mesures orises par Julien pour le rétablissement du temple de Jérusalem; mais il prétend que ces mesures n'ont été rompues que par la mort précipitée de cet empereur, qui fut tué dans son expédition contre les Perses (2). Si cette circonstance est véritable, le miracle disparaît, et je veux bien accorder aux incrédules que, si elle a du moins une vraisemblance historique, ils peuvent renvoyer ce miracle dans l'ordre des événements naturels. Malheureusement pour eux un témoin au-dessus de toute exception leur enlève cette ressource: c'est Julien qui déclare (3) lui-même dans un discours dont on trouve parmi ses écrits un fragment considérable, qu'il a voulu rétablir le temple de Jérusalem. C'est un dessein qu'il a eu, mais dont il parle comme étant demeuré sans exécution. Il est donc évidemment faux que la mort de ce prince ait été le seul obstacle au rétablissement du temple de Jérusalem.

Il ne faut pas dissimuler que dans la suite de ce discours il insinue, quoique d'une manière assez obscure, que ce travail n'a été abandonné que par un accident ordinaire. On ne devrait pas s'attendre qu'il reconnût un prodige qui était tout à la fois la honte de son règne et la gloire du christianisme. Mais un témoignage aussi peu suspect que le sien suppléera au silence affecté qu'il garde sur la cause de cet événement.

Que les incrédules lisent l'histoire de cet empereur, composée par Ammien Marcellin. Toutes les qualités qui doivent attirer leur créance sont réunies dans cet écrivain. Attaché au paganisme, il n'a pas

(1) Sit etiam persuasus tūm à Judæis ipsis, tūm à Genitibus, qui opus inchoatum relinquunt, imò verò ne inchoare quidem poterunt. Sozomen. Hist. Eccles. lib. 5, cap. 22.

(2) Julianus Cesar præcipit ut restitueretur Templum sanctissimum magno cum decore et pulchritudine. Hujus rei ipse sumptus suppeditavit. Verim coelitus impedimentum injectum est, ne perficeretur fabrica. Nam Cesar in bello Persico perit. Rabbi David Gans. In Zenah David apud Wagenseitium, pag. 251.

(3) Hæc ego, non ut illis (Judæis) exprobrarem, in medium adduxi; utpote qui Templum illud tanto intervallo à ruinis excitare voluerim, in ejus honorem munis, quod libenter invocatum est. Julian. fragment. orat. Petavio Interprete, pag. 541.

d'intérêt à croire légèrement, encore moins à supposer un miracle favorable aux chrétiens. Courtois et panégyriste de Julien, il est très-éloigné de flétrir sa mémoire. Contemporain du fait qu'il raconte, et s'étant même trouvé, lorsqu'il arriva dans la ville d'Antioche, auprès de Julien, il en sait parfaitement toutes les circonstances. C'est dans cet historien idolâtre, impartial, instruit, que les incrédules peuvent (1) voir le dessein conçu par Julien de rebâter le temple des Juifs, le nom du magistrat à qui l'exécution de ce dessein fut confiée, l'ordre envoyé au gouverneur de la province de lui donner tous les secours nécessaires, les globes enflammés qui, s'élançant de la terre agitée près des fondements qu'on avait posés, brûlèrent à plusieurs reprises les ouvriers, et la nécessité où l'on fut, par la résistance opiniâtre de ce furieux élément, de renoncer à cette entreprise. Des paroles si expresses n'ont pas besoin de commentaire, et nos réflexions ne pourraient qu'affaiblir un témoignage qui dit et qui renferme tout.

Ainsi Dieu justifie, quand il veut, la vérité de ses oracles par des effets surprenants de sa toute-puissance. D'autres fois il laisse les choses humaines suivre leur cours ordinaire, et sa Providence se cache sous le voile des événements naturels. Mais ce qu'il a prédit arrive toujours. Les hommes l'accablent, ou par une volonté qui s'y porte d'elle-même, ou par des efforts impuissants pour s'y opposer. *Le ciel et la terre passeront. Mais sa parole ne passera pas* (2). C'est à l'occasion de sa prophétie contre Jérusalem, que Jésus-Christ a parlé ainsi; et il semble avoir voulu désigner le triomphe que cette prophétie remporterait sous l'empire de Julien.

Depuis cet événement les Juifs n'ont plus tenté le rétablissement de leur temple. Du temps de saint Jérôme, ils (3) achetaient à prix d'argent la triste li-

(1) *Negotium maturandum Alypio dederat Antiochenus, qui olim Britanniam curaverat pro prefectis. Cùm igitur operi instaret Alypius, juvareque provincie rector, metuendi globi flammarum propè fundamenta crebris assultibus erumpentes fecerunt locum exustis aliquoties operantibus inaccessum. Hocque modo elemento destitutus repellente cessavit incœptum. Ammian. Marcell. de vitâ Juliani, lib. 25, cap. 1.*

(2) *Math. 24, 35.*

(3) Le morceau entier de saint Jérôme mérite d'être transcrit ici, quoiqu'il ait été souvent cité : « Usque ad presentem diem perdidit coloni, post interfectionem servorum et ad extremum Filii Dei, exceptio planctu, prohibentur ingredi Jerusalem : et cut ruinam suas eis liceat fere civitatis, pretio redimunt; ut qui quondam emerant sanguinem Christi, emant lacrymas suas, et ne fletus quidem eis gratuitus sit. Videas in die quo capta est à Romanis et diruta Jerusalem, venire populum lugubrem, confuere decrepitas mulierculas, et senes pannis amicti que obstitos, in corporibus et in habitu suo iram Domini demonstrantes : congregari turbam miserorum, et patibulo Domini conscencie ac radiante *ἀναστάνου* cœcis, de Oliveti quoque monte crucis fulgente vexillo, plangere ruinas Templi sui populum miserum, et tamen non esse miserabilem. Adhuc fletus in genis, et livida brachia, et sparsi crimes, et miles mercedem postulat, ut illis fere placeat. » S. Hieron. in cap. 1. *Sophon.*

berté de pleurer sur les ruines de Sion. L'avarice des musulmans, qui a laissé aux chrétiens des églises dans les saints lieux, n'a jamais permis aux Juifs ni d'y prendre des établissements pour eux, ni d'y rebâter leur temple. Exilés de leur ancienne patrie, sans espoir légitime de retour, ils subissent au milieu des nations la destinée qui ne leur était pas moins prédite, comme nous allons voir, que tous les événements dont nous venons de parler.

CHAPITRE X.

Prédications sur l'état présent du peuple juif. Preuve qu'on tire de cet état en faveur du christianisme.

Nous allons mettre sous les yeux des incrédules une prophétie dont l'accomplissement à le monde entier pour témoin. Nous ne leur dirons plus : Lisez les histoires : convainquez-vous que ce qui s'est fait autrefois avait été prédit auparavant. Mais nous leur dirons : regardez ce qui se passe devant vous : assurez-vous bien de l'état présent du peuple Juif : et si ce que vous voyez se trouve annoncé par d'anciennes prophéties, soumettez enfin tous vos doutes à une démonstration si palpable.

Les Juifs sont bannis de la Palestine. C'est leur premier malheur et celui qui dans les principes de leur religion est la marque la plus certaine de la colère de Dieu sur leur nation. Ils sont dispersés dans tout l'univers, assujettis aux lois et au gouvernement de chaque pays qu'ils habitent, sans magistrature, sans sacerdoce, méprisés d'ailleurs et regardés par tous les hommes, de quelque religion qu'ils soient, comme la lie et le rebut du genre humain. Ils subsistent néanmoins distingués des autres peuples au milieu desquels ils sont répandus.

Quand on presse les incrédules par ce caractère singulier de la nation juive, ils répondent que c'est une suite naturelle de sa constitution et de ses lois. Qu'elle porte dans sa chair par la circoncision l'empreinte de son origine : comme si cette marque ne lui était pas commune avec toutes les nations mahométanes, et que tant d'autres peuples descendus d'Abraham et circoncis comme les Juifs, ne fussent pas anciens depuis longtemps. Que sa religion lui défend de s'allier avec des peuples étrangers, ce qui l'empêche nécessairement de se confondre avec eux : comme s'il n'était pas visible que cette défense n'avait lieu que pour les nations idolâtres, dont la Terre-Sainte était environnée, et que ce ne fût pas toujours une merveille inouïe, qu'un peuple, quoique résolu à ne mêler son sang avec aucun autre, ait pu subsister depuis tant de siècles dans cet état de dispersion et d'abaissement avec le même zèle pour sa religion.

Mais voici une merveille qu'au moins les incrédules ne pourront contester. Cet état des Juifs, dont ils sont témoins oculaires, a été prédit. Les écritures, tant de l'ancien que du nouveau Testament annoncent leur exil, leur dispersion, leur abaissement, leur conservation. Quel autre qu'un Dieu a pu prévoir de si loin des événements, qui dépendaient de tant de

causes incertaines ? Quel autre a pu le révéler à ses prophètes avec tant de précision et de clarté ? En développant ces admirables prédictions, nous comprendrons encore mieux ce que l'état des Juifs a de surnaturel : et la même preuve employée contre eux avec tant de succès aura la même force contre les incrédules.

Moïse est le premier qui ait prophétisé aux Israélites la longue captivité dans laquelle ils gémissent. Nous avons déjà remarqué que les malheurs dont il les menace dans le Lévitique et le Deutéronome regardent les deux destructions de Jérusalem, et que les suites de chacun de ces événements sont caractérisées par des traits particuliers. Deux fois la capitale des Juifs a été prise et ruinée. Deux fois ils ont été arrachés de leur pays, et transportés dans des régions étrangères. Mais lorsque Moïse dit (1) *qu'ils seront dispersés parmi tous les peuples d'une extrémité de la terre à l'autre*, il désigne leur seconde dispersion plutôt que la première. Nabuchodonosor auteur de celle-ci ne dispersa les Juifs que dans quelques provinces de l'Orient. Ce n'est que depuis leur exil qui a suivi la prise de Jérusalem par Titus, qu'ils ont été, à proprement parler, dispersés dans toute la terre.

Que devait-il arriver aux Juifs dans cette dispersion qui les répandus parmi tous les peuples ? Le psalmiste l'a prédit ; et il n'est pas possible de méconnaître l'effet de l'imprécation prophétique qu'il a prononcée contre les Juifs, Dieu (2), s'écrie-t-il, *m'a découvert quel doit être le sort de mes ennemis. Ne les faites pas mourir, de peur que mon peuple n'oublie cet exemple de votre justice. dispersez-les par votre puissance, et abaissez-les, vous qui êtes mon protecteur.*

Dira-t-on que David parlait ainsi en son propre nom ? Mais qui sont ceux de ses ennemis, qui ont été conservés pour être un monument durable de la justice divine ? Je vois au contraire tous ceux qui ont voulu fermer à ce prince les avenues du trône ou qui se sont déclarés contre lui, après qu'il y fut monté, périr bientôt d'une mort funeste. Je n'en vois aucun qui ait été banni de sa patrie, pour vivre loin d'elle dans l'humiliation. N'est-il pas évident que David, à qui un tel langage est étranger, ne le tient que dans la personne de Jésus-Christ ? Il annonce les châtiements réservés aux Juifs, ses ennemis. Ils ne doivent pas être détruits, pour servir de spectacle, et en même temps d'instruction au peuple nouveau qui adore le Messie. Leur anéantissement enlèverait au christianisme un témoignage qui lui est nécessaire. Il faut qu'ils subsistent, pour confirmer, par leur existence et par leur opiniâtreté même, les vérités qu'ils rejettent. *Ne occidas eos ne quando obliviscantur populi mei.* Mais il faut aussi qu'ils soient dispersés, pour rendre ce témoignage utile à toutes les nations. Il faut qu'ils soient abaissés, pour subir la peine de l'attente commise contre le Messie, et imprimer en tous lieux une terreur salutaire des jugements de

(1) Deuter. 28, 64.

(2) Ps. 58, 12.

Dieu. *Disperge eos in virtute tua, et depono eos protector meus Domine.*

Le prophète roi parle encore plus clairement au nom du Messie dans le psame soixante-huitième. Après avoir décrit ses souffrances parmi lesquelles il marque *le fiel et le vinaigre qu'on doit lui présenter*, il ajoute (1), en continuant à lui prêter sa voix. *Que leurs yeux soient obscurcis, pour qu'ils ne voient pas. Courbez pour toujours leur dos. Répandez sur eux votre colère et faites-leur sentir votre fureur. Que leur habitation devienne déserte, et que personne n'habite dans leurs tabernacles. Car ils ont persécuté celui que vous aviez frappé, et le reste, où David achève la prédiction du crime et du malheur des Juifs, et la termine par une vive peinture du règne glorieux du Messie.*

Ne nous arrêtons pas ici à l'aveuglement des Juifs. Nous en parlerons dans la seconde partie. Cette punition, quoique la plus redoutable de toutes celles qu'ils éprouvent, est purement spirituelle. Il ne s'agit encore que des événements temporels prédits dans les livres saints. L'oppression, où ce peuple est réduit, peut-elle être mieux représentée que par ce jong sous lequel son dos est courbé : asservissement d'autant plus pénible et plus dur pour lui, qu'il se flatte de l'emporter sur les autres nations par la noblesse et l'antiquité de son origine, par la pureté de sa créance, par tous les privilèges dont Dieu l'a favorisé. Avec ces prétentions il est esclave, et le jong qui l'accable n'est jamais brisé. *Dorsum eorum semper incurva.* La colère inexorable de Dieu l'éloigne pour toujours de cette terre l'objet de ses vœux, et de ces tabernacles hors desquels il n'y a pour lui ni fêtes, ni sacrifices. *Effunde super eos iram tuam.... fiat habitatio eorum deserta, et in tabernaculis eorum non erit qui habitet.*

Oscée est de tous les prophètes celui qui annonce, dans un plus grand détail, à la dispersion près, les circonstances de l'état où nous voyons les Juifs. *Pendant long-temps* (2), dit-il, *les enfants d'Israël seront sans roi, sans prince, sans sacrifice, sans autel, sans Éphod ou sans vêtement sacerdotal, sans Thérapium ou sans figures. Et après cela les enfants d'Israël retourneront au Seigneur leur Dieu. Ils le chercheront et David leur roi. Ils révéleront le Seigneur et ses dons ; et cela arrivera dans les derniers jours.*

Le prophète ne dit pas expressément que les Israélites seront exilés et captifs. Mais n'est-ce pas une suite nécessaire de la privation universelle dont il les menace. S'ils étaient dans leur patrie libres et gouvernés par leurs propres lois, seraient-ils sans roi, sans prince, et ce qui est encore plus désolant, sans sacrifice et sans autel ? Qui ne voit dans cette description, où rien de ce qui était de plus cher aux Juifs n'est omis, l'état déplorable dans lequel ils languissent depuis tant de siècles. Soumis partout où ils se trouvent à des maîtres étrangers, ils n'ont ni rois,

(1) Ps. 68, 24, et seq.

(2) Oscée 3, 4, 5.